

LE CHANT RESPLENDISSANT DES GUARANI

LEÇON SUR L'ORIGINE DU LANGAGE

Nous demandons à *Ñamandu* :

« Très Haut
Vrai père des paroles-âmes, Très
Haute vraie Mère des paroles-âmes,
raconte-nous quel est le fondement
du langage humain car nous, tes enfants,
pourrons chanter le chant resplendissant
si seulement nous apprenons comment
de toi et des voix se fit l'origine.
Dès lors nous saurons en quel lieu, au cœur
de quelle jungle primordiale, nous
pourrons faire brûler nos feux, et rire,
danser et chanter à même la flamme. »

Alors c'est la parole du chaman
qui résonne en douceur dans nos oreilles :

« *Ñamandu* fit surgir son propre corps
des ténèbres originelles, puis
il a créé la parole sacrée,
ayvu, le verbe unissant le divers
au rythme cohérent de sa musique ;
d'*ayvu* dérive *ñe'ẽ*, le langage
courant dont nous usons dans nos affaires
quotidiennes d'hommes devant traiter
et se comprendre ; *ayvu* pourtant nous hante
et s'exprime dès lors qu'un de nous chante,
ou que nous chantons rituellement,
éclat accru par la voix des chamans
quant les chamans effectuent leur office.
Après, *Ñamandu* fit ses auxiliaires,
au nombre de quatre : *Ñanderu-au-Grand-Cœur*, le Seigneur du Verbe ; *Karai*,
le Maître du Soleil et de la Flamme ;
Jakaira, le Souverain du Brouillard
Vivifiant et de la Brume Apaisante,
L'Esprit de la Fumée des Pipes
dont les chamans, se fécondant, s'inspirent ;
Tupã, le Roi des Eaux (Fleuves, Mer, Pluie,
Tonnerre, Éclair et Foudre : son domaine).
Yvy Maraẽ'y, Terre Sans Mal,
est cet espace-temps où 5 palmiers
bleus, bleus comme tout ce qui est sacré,
tiennent ensemble le monde, un au centre,
au cœur persévérant de la durée,
les autres sur chacun des quatre points
de l'étendue, comme une main
tenant bien serrée une motte dans
ses 5 doigts. Le serpent fait la surface

Chantons, chantons la chanson du bambou,
jeije, jeije, jeije !
Et les berceuses des *jachukavas*,
femmes essentielles, chantons-les bien !
La chanson de la petite grenouille,
chantons-la bien, en riant aux éclats :

- *Petite grenouille, où t'en vas-tu donc ?*
- *Sur l'autre rivage du Paraná.*
- *Ab bon ? Mais comment traverseras-tu ?*
- *Un bond d'abord, et un autre, et un autre...*
- *Quelle peau tendras-tu sur ton tambour ?*
- *La peau du vagin de la vieille mère.*
- *Ab bon ? Mais avec quoi le battras-tu ?*
- *Le petit os de la verge du vieux. »*

Bien entendu, nous n'oublions jamais
nos ancêtres jetés dans les corvées
des *encomiendas*, sous l'autorité
des conquistadors qui les exploitaient
et leur inculquaient une éducation
chrétienne, pas plus que nous n'oublions
les 160 ans (1607-
1767) pendant
lesquels les *réductions* mises en place
par les Jésuites reprenaient les modes
de production et d'organisation
économique et sociale en usage
chez nous, les Guarani, auparavant.
Mais le son des cloches rythmait la vie
de nos ancêtres jour et nuit : le jour
pour cultiver maté, tabac, coton,
pour fabriquer poteries, vanneries,
meubles, tissus, instruments de musique ;
la nuit pour bien s'activer au devoir
conjugal, car enfin, les *réductions*,
ces missions conduites de main de maître
par les Jésuites, demandaient toujours plus
de la main d'œuvre. Nos anciens vivaient
durement, sobrement, mais ne manquaient
de rien, du moins dans la plupart des cas.
(Si vous voulez savoir la vérité,
il s'agissait là de travail forcé.)
Comme ils s'intéressaient passionnément
à la musique des envahisseurs,
ils s'en saisirent pour la mélanger
à la leur. C'est ainsi que le baroque
hispano-guarani a déployé
l'originalité de ses volutes
harmoniques, rythmiques, mélodiques.
C'est ainsi que la guitare et la harpe
furent adoptées par les musiciens
qui en les transformant les adaptèrent
aux nécessités de leurs intentions.

C'est l'oreille vibrant de ces musiques

que nous allons évoquant, invoquant,
convoquant les vaillantes voix vivaces
des chanteurs et poètes guarani.

LE CHANT ÉLEVÉ DE RAMÓN SILVA

Ramón Raimundo Silva Fernández
Devalicoff, né le 7 janvier mille
neuf cent cinquante quatre à Asunción,
signant sous le nom de *Ramón Silva*,
nous te reconnaissons l'infatigable
mainteneur du haut chant resplendissant
dans ton poème délibérément
moderne, un poème de rythmes libres
qu'anime en profondeur le haut tumulte
des consonnes réitérées et la
mélopée si bien découplée
des voyelles. C'est fête pour nos 20
consonnes qui caracolent et dansent,
pour nos 12 voyelles déployées !

Allons, laisse-moi. Va-t'en. Epoi
chehegui jahecha. Ejei che.
Caillon de mon chemin. Libère mon
bras. Che rapégui ita pehengue.
Epoi che jyvágui jukeri
ñanandy. Libère mon bras, épine
du roncier. Sors, instrument de Satan,
de mes entrailles, sors. Ejei che
ryepýgui ãña jeguaka. Va-
t'en, laisse-moi. Va-t'en, pauvreté. Va-
t'en. Va-t'en. Tereho, tereho, te-
reho. Va-t'en, va-t'en, va-t'en, Satan.
Ejei chehegui, tereho. Va-
t'en. Tereho mboriahu. Tere-
ho. Tereho. Pauvreté, va-t'en, Sa-
tan. Va-t'en. Tehero. Tehero.

Néipy. Sur le champ. Reheréi.
Tu lèches. Che pire. Ma peau. Ma peau.
Ha iñapeno kamambu. Et elle
se couvre d'ulcères, ma peau. Ma peau.
Tataícha. Comme la flamme tu.
Rehapy. Tu consumes. Che kangue.
Mes os. Mes os. Tu consumes mes os.
Repupu. Tu fermentes dans mon sang.
Che reguýpe ha che kangue. Tu uses
mes forces, mes forces, tu uses mes
forces. Repupu che reguýpe ha
che kangue. Reguapy. Tu pèses sur.
Che py'ari. Tu pèses sur mon ventre.
Ha ipohýi ita. De ton poids
de pierre. Tereho mboriahu.
Va-t'en pauvreté. Va-t'en pauvreté.

Che ipýgui tereho tereho.
Va-t'en va-t'en déguerpis laisse-moi.
 Anive che moñepysanga-ga.
Cesse de me faire trébu-bu-cher.
 Anive che rekovére reñem-
 bosarái. *Cesse de jouer a-*
vec ma vie. Anive. Anive. *Cesse.*
Cesse. Cesse. Che apytu'úre
 kupi'ícha reñamindu'u. *Cesse*
de ronger ma tête comme un termite.
 Che kueráima ndehogui mbo-
 riahú. *J'en ai assez de toi pau-*
vreté. Tereho. Tereho. *Va-t'en. Va-t'en.*
Déjà sur mon front fleurit ma sueur
d'homme. Ipotýma che syváre ku-
 imba'e ry'ái. *Ma sueur d'homme.*

RÉSURRECTION DE ZENÓN BOGADO

Zenón Bogado Rolón ! Te voilà,
 nous nous trompions, tu n'es pas mort vraiment
 en décembre 2005, à l'âge
 de 51 ans, tu n'es pas mort
 car à l'instar de la culture ancienne
 des tribus, ton utopie permanente,
 tu vis toujours, transformé mais toi-même,
 chaque fois qu'une voix chante un poème
 de toi, ou dans sa version guarani
 ou dans sa version castillane, qui
 sont toute deux l'œuvre de ta sueur.
 Dans l'instant bref où dansent tes consonnes
 et vibrent tes voyelles, te voilà,
 voilà des temps anciens l'écho majeur !

Mba'etépa ko oikopáta-
 va Yvy, ore Sy rova ári ?
Qu'advient-il du visage de la Terre
Mère ? Yvy, ore Sy rova ári ?
 ¿ Que és lo que está sucediendo
 sobre la faz de la Madre Tierra ?
 Ñande yvy oñemongorapy.
 Nuestras tierras se aprivatizan,
 y los supuestos « civilizados »
 especulan. Oñemũmba hese
 ava'ỹ. *Nos terres privatisées,*
les soi-disant civilisés spéculent.
Ils capturent nos eaux, les polluent, les
détournent, les assèchent sur la terre
écartelée. Ojepuru. Oñem-
 bo'ai. Ojererova. Oñem-
 bohypa. Las cambian, contaminan,
 evaporan.

Singes. Monos. Ka'i.
Lièvres, sangliers, tapirs, cerfs et biches.

*Ragondins, noirs tatous. Faisans, dindons,
perdrix et tourterelles. Perroquets,
toucans. Alevins vif-argent. Jaguars.
Que leur advient-il dans ce monde en cendres ?*

*Et toi, mon frère guarani, oui, toi !
Toi faim, toi douleur, toi servitude,
toi misère, toi dans toutes ces chaînes !
Toi oublié, toi insulté, toi exilé,
toi coups, toi maculé de ces souillures !
Toi plaintes, toi sanglots, toi cris de rage !
Jejahéi ! Ñeñupã ! Ñemosẽ !
Ñe'ẽ ! Tasẽ ! Jahe'õ ha pochy !
Front, bouche, souffle, nez, oreille, peau,
chair, sang, tout n'est qu'un sombre flot de boue !
Nambi, pire, to'o, tугуу, tuju !
Ta vie : matin, midi, soir, une pierre
tombe qui vient troubler la source claire
de ton cœur. Nde : péicha reiko
ko'ẽ, asaje ha pyhare, ha
ita ho'a omboty'ái ne
korasõ ykua. *À la racine
de ton savoir. Ne rembikuaa
rapo. Par les ramifications
de ton sang. Nde ruguy rape. Fleurit
à foison. Florece dispersa y
suelta. Ipoty jera sarambi.
Ñande ypykue maymáva.
La vie de nos ancêtres innombrables.
Nuestras multitudes ancestrales.**

*Pai Tavyterã, Maskóí, Ava
Chiripa, Nivaclé, Mbya Gaurani,
Chulupí, Aché Guayakí, Mak'a,
Ava Apytere, Sanapana,
Choroí, Lengua, Guana, Angaite,
Chamakóko, Moro ha Toba !*

Toi !
Par leur désir, leur sagesse, leur foi,
tu espères, tu sais et tu désires
un vent nouveau plein de fraîcheur, une aube
de liberté, un souffle neuf pour l'être
humain et pour le monde à tout jamais !

ACOSTA ALCARAZ LA GORGE EN FEU

*Feliciano Acosta Alcaraz,
tu es né le 9 juin 43
à Concepción. Très tôt, tu as senti
toutes les vibrations du guarani.
Infatigable, tu as recueilli
les contes et les chants des traditions
qui allaient de bouche à oreille encore.*

Et puis tu as voulu que ta voix vibre,
libre elle aussi, dans le corps d'une langue
resplendissant de ses 12 voyelles
sous une scansion tout à fait nouvelle
de ses 20 consonnes. Tu as nommé
cette pratique *Ñe'ẽ ryrí*,
« Parole vibrante ». Et nous t'écoutons
bouleversés, fraternels, recueillis.

Che ahy'ópe/oryrí/
ñe'ẽ. *Au fond de ma gorge/vibrante/
ma parole. Che ñe'ẽ/osẽsé-
va/ombokua/yvytu. Parole
mienne/ qui veut jaillir/ et déchirer/
le vent.*

Che ruguy/opopu/o-
sapukái/mboraihúpe/gua-
rã/oipota/piro'y. *Mon sang/
bouillonne/ son cri/ réclame/ pour la
misère/ du peuple/ un abri. En mi
garganta/tiembla/ mi palabra.*

Che ahy'ópe/oryrí/
ñe'ẽ. *Au fond de ma gorge/vibrante/
ma parole. Che ñe'ẽ/osẽsé-
va/ombokua/yvytu. Parole
mienne/ qui veut jaillir/ et déchirer/
le vent.*

Ha katu/íporãve/che
ahy'ópe/omano. *Et sans doute/
faudra-t-il/ que dans ma gorge/ elle meure.*

SUSY DELGADO À MÊME LA FLAMME

Susy Delgado, nous t'aimons, fêtant
avec ferveur le 20 décembre ta
naissance (San Lorenzo, mille neuf
cent quarante neuf). Oui, nous t'aimons tant
car depuis *Tesarái mboyye* –
Antes del olvido (mille neuf cent
quatre-vingt sept) tu as toujours voulu
publier tes recueils dans nos deux langues,
le guarani, le castillan, faisant
vibrer l'un près de l'autre les deux chants
qui tour à tour peuvent sonner en nous,
lune ou soleil soudain resplendissant.
Alors, dans l'avancée tourbillonnaire
de ces deux chants, il nous importe peu
de confronter le nombre de voyelles,
de consonnes, dont usent nos deux langues,
car seul compte le rythme qui nous lie.
Nous aimons tout particulièrement

Tataypýpe – Junto al fuego

(1994), oh !

cet éloge du foyer campagnard
dont tu fais l'athanor d'une alchimie
chamanique visant à maintenir
vive la flamme de la tradition !
Oh ! près du foyer, à même la flamme,
ensemble nous allons flamber et vivre !
Et nous convions là toutes les langues :
qu'elles viennent brûler dans notre danse !
À vestige ardent, vestales vivaces !

Ha hupépe/tataypýpe. Y
Allí,/junto al fuego. *Et ici/
à même la flamme.* Al abrigo de
la casa vieja./ *Au cœur de la vieille
case.* Óga tujá ahojaguyépe,
pe mbyja oguejyhápe./ *Où
descendent les astres.* Donde bajan
las estrellas,/ con la llamas./ *Avec
les flammes.* Tatarendýndie./ A
brillar./ *Ojájai./ Toutes brillantes.*
Mbeguemeni/Suavemente./
*Avec douceur/germine/ dans mon âme,
s'y enracine/ et croît.* Che py'ápe/
heñói ha/oñembohapo. *Une
flamme,/ ta langue.* Okakuaa,/ mba'
e rendy,/ ne ñe'ë. En mi alma/
germina y/se enraíza. Che
py'ápe/heñói ha. *Dans mon âme.*
Una llama,/ tu lengua. *Une flamme.*
Lengua. Ñe'ë. Lengua. Ñe'ë. *Ta langue.*

Oje'ove'yva. Lo que no se
borra. Tatarovasa. *Ce qui ne
s'efface pas,/ bénédiction du feu.*
Bendición del fuego. *Bénédiction
du feu.* Tatarovasa,/ ohapy
vaekue/che ñe'ë. Entonces
quemó/ mi palabra. *Bénédiction
du feu,/ alors a brûlé/ ma parole.*

Toikove tata,/ toikove ñe'ë.
Que reviva el fuego,/ que reviva
la lengua. Toikove tata. *Revive
le feu. Revive le feu.* Toikove
ñe'ë. *Revive la langue. La langue.*

Jepe'e puku/tataypýpe...
Largo ritual/junto al fuego...
Rituel immense/ à même la flamme.

(Mais hélas si j'avais aujourd'hui à
parler de mon pays, je parlerais
d'un moustique, d'un ñati'ũ

qui ne cesse de faire des ravages
dans les dernières défenses, dernières
bulles d'air à subsister dans ce vieux
territoire gorgé de vieilles fièvres
dont nous savons qu'elles sont incurables.)

LE LAMENTO-CLAMEUR DE GILBERTO

Toi, *Gilberto Ramírez Santacruz*,
ta mère est institutrice et ton père
cordonnier à Ava-í, où tu es
né le 17 juillet mille neuf cent
cinquante-neuf, au cœur des traditions.
Ton père a résisté contre un tyran.
C'est à cause d'un autre qu'il a dû
s'exiler avec toute sa famille
en Argentine. Tu es jeune. Et tu
nourris en toi, impérieuse, la
soif d'une résistance insatiable.
Tu crées et tu animes la revue
d'exil *Todo Paraguay*, porte-voix
de la diaspora, aux paroles vives,
car ton chant n'est pas chant de solitaire
mais chant qui s'entrelace au cœur des hommes.
Nous l'entendons vibrer dans tes poèmes.
Et ton roman, *Cette herbe qui ne meurt
pas* (*Esa hierba que nunca muere*),
roman majeur que le Paraguay fête
formule aussi ce que ta poésie
s'emploie à dire : une défense et une
illustration du peuple sans-souliers
quand il se dresse et clame sa révolte.
Tu es par excellence le poète
du *Purahéi jabe'o*, chanson,
lamento, clameur, proclamation !

*La tyrannie fermera ses paupières
un jour. Osa pymíma, ohóvo
mbarete mbeguekatúpe. Le chant
des citoyens éclate en un grand cri.*
Opurahéi kakuaáma
tetãguá sapukái sorópe.
Hañande purahei jahe'o
opurahéima ipyhahẽ
paha. *Notre complainte entonne enfin
son ultime refrain.* Purahéi
jahe'o. Purahé'i jahe'o.

PURAHÉ'I JAHE'O. LAMENTO.
LAMENTO. PURAHÉ'I JAHE'O.

*Plantons des mots-poignards, tels des épines
d'acier, sur le chemin de ceux qui
piétinent nos vies. Jahai kutu
pypuku pe ñande rekovére*

opyrūva. Tove toñandúnte
jepe ñuatĩ. Ope'ỹva i-
pyguýpe. *Mettons fin au mensonge :*
l'heure est venue, crions la vérité.
Anive avave oñembota-
vy ha ja'ehápema añete-
gua ojupe. *Contre les oppresseurs,*
de notre ancienne sagesse faisons
usage. Jaiporu arandu
ka'aty umi pytagua jepo-
hyiháre. *Contre les oppresseurs.*

PURAHÉ'I JAHE'O. LAMENTO.
LAMENTO. PURAHÉ'I JAHE'O.

Malades d'oubli depuis tant d'années,
les paysans debout sont un essaim
furieux. Ikane'o sapy'a o-
isu'uva tesarái yma
guive. *Debout, réclamons nos droits.*
Nguéra ha ikueráima
ñesambyhygui. Oje-
hejáma, jahe'ógui ha o-
purahéima hatãitemi.
Fermes nos voix, nos pleurs changés en cri.

PURAHÉ'I JAHE'O. LAMENTO.
LAMENTO. PURAHÉ'I JAHE'O.

Lamento, douloureux chant du passé.
Purahéi asy kuehe guare.
Complainte d'un pays sans liberté.
Tetâyguá guahu isa'
ỹ teére. *Clameur ensanglantée*
des va-nus-pieds. Pynandi kuéra
ahy'o ruguy. *Cri de révolte*
des travailleurs opprimés. Mba'apo-
hára tyre'ỹ sapukái. *Tristes*
accents des guitares de la misère.
Mboriahu mbaraka ñyembya-
sy. *Plainte de nos frères asservis !*
Ñane pehengue ikatu'ỹ'
va pyahẽ. *Le Paraguay pleurant*
sa terre écartelée. Paraguái
rasẽ ijyvy jepe'akué-
re. *Tonnerre au loin, tempête passée.*
Rembiosa árasunu rendy-
pu. *Bientôt s'élève le chant d'une aube*
nouvelle. Purahé'i jahe'o.
Paraguái ko'ẽroguá pu-
rahéi ñepyrũ. Paraguái.

PURAHÉ'I JAHE'O. LAMENTO.
LAMENTO. PURAHÉ'I JAHE'O.

VÍCTOR MONTÓRFANO DANS LA CLAMEUR

Né le 23 juillet mille neuf cent
neuf, mort le 21 mars mille neuf
cent soixante treize, tu as été
poète, écrivain, critique, homme de
radio. On dit de toi que tu logeais
dans ton oreille attentive à la voix
de ton peuple criant, hurlant, chantant
à en déchirer les cœurs, les tympanes,
les poitrines, sa tragédie de sang
versé, inlassablement, dans l'horreur
des ténèbres abruptes, brutes, de
l'intolérance. Alors, du fond de ton
oreille prodigieuse, la merveille
d'une nouvelle ère envisagée par
ténacité et pure volonté
nous a touchés de ses vibrations, car
tant de chants de concorde et de paix sont,
de ta volontaire et tenace oreille,
montés, resplendissants, pour nous aider
à tenir bon, nous affirmer, et vivre !
Merci à toi, *Víctor Montórfano* !

*Depuis tant et tant d'années une nuit
dense, interminable, recouvre notre
terre. Surgisse à nouveau le soleil,
sa flamme est ardeur, sa flamme est éveil.*

Pyhare ku iñapyra'ŷva
aretéma niko oiko, ña-
ne retamíme oñua. Kua-
rahy mombáy, kuarahy páy.

*Nul ne pourra tarir le chant nouveau
qui vient fleurir sur les lèvres du vent.*

Purahéi pyahu ndojejo-
kovéi, yvytu ipotytaite.

*Ignorance, misère, tyrannie,
abandon et famine nous enchaînent
depuis trop longtemps, trop souvent le sang
des luttes fratricides fut versé.*

Tavy, tyre'ŷ, mborayhu, ñem-
byahýi poguýpe aretéma
jaiko, ha akói oñoirũ
ndie ñorairõ reípe ruguypa.

*Peuple de mon pays, élevons notre
clameur. La nuit se meurt ! Vive le cœur !*

Pehendúke tetãgua, ñapu'ã

jasapukái opahápema
pytũ ! Viva el corazon py'a !

CARLOS ABENTE : SEMAISON IMMENSE

Carlos Abente, né le 6 septembre
1914 (Isla Valley),
tu l'auras amplement nourri, le *chant*
resplendissant, durant ta longue vie
de médecin et d'exilé, jusqu'à
ton dernier souffle, en ce 12 juin
2018. Tu nous as souvent
dit que dans les périodes les plus dures
tu te parlais à toi-même en guarani
pour ne pas l'oublier. Que nous aimons
évoquer en notre for intérieur
cet entretien de toi-même avec toi
qui n'était pas du tout un soliloque
puisque ce faisant tu t'entretenais
avec tous les chanteurs de cette langue,
ceux du passé, ceux du présent, ceux du
futur, comme nous nous entretenons ici
avec eux tous, quand nous parlons de toi,
quand tes poèmes chantent dans nos voix.
Nous chanterons ici ton *Ñemitỹ*,
ton célèbre chant sur la semaison.

*Irriguons la terre, fécondons-la,
désaltérons son cri ; vienne sa voix
portée vers nous par les ailes du vent :
entendons-y le chant des semaisons.*

Jahypí ko yvy tome'ẽ
hi'a ñamboapy ko sapuká-
i yvytu vevére ñahendu
iñe'ẽ, ñande kóga purahéi.

*Semons ! semons ! semons ! semons ! semons !
Que le bonheur jaillisse des sillons !
Que le soleil colore les maïs !
Que fleurissent les flocons du coton !*

Ñañemitỹ, ñañemitỹ, tahe-
ñói yvy ári tory tojope
kuarahy avatity tomy-
asãi mandyju ipanambi.

*Maté, tabac, épis, gousses et fruits,
sont le salaire de notre sueur !
Nombreux sont ceux qui dans les chants de canne
glanent en peinant un rien pour survivre.*

Petỹ ha ka'a, manduvi ha y-
va maymáva ty'ai repy,

takuare'ëndýre mboria-
hueta onohẽ hi'ú pyrã.

*Halte à la famine ! ah, que l'amour vienne
fleurir, que renaisse notre patrie !
Unissons-nous tous, et, unis, clamons
haut et fort notre joie, qu'elle demeure !*

Topa ñembyahýi, joayhu ta-
heñói topu'ã ñane retã,
ñañembyatypa ha jasapu-
kái vy'ápe che retãygua.

MAURICIO CARDOZO LE TROUBADOUR

*Mauricio Cardozo Ocampo, né
à Ybycuí le 14 mai
1907, mort à Buenos
Aires le 5 mai mille neuf cent quatre-
vingt-deux, tu as été, resplendissant
grâce à ton chant constant de troubadour
intrépide, l'éclat le plus brillant
de la « génération d'or », ces chanteurs
qui ont recueilli, ranimé, chanté
tant de refrains venus du fond des temps,
et qui ont composé, texte et musique,
tant de romances qui nous racontaient
dans nos travaux et dans nos jours, dans nos
pensées et dans nos nuits. Et c'est ainsi
qu'en plein labeur chante le laboureur :*

*Ho !... Ho !... Je suis fils de la terre. Ho !... Ho !...
En moi grandit un rêve. Ho !... Ho !... Je berce
sa promesse comme on hume une fleur.
Ho !... Ho !... Ho !... Déjà lève la semence
de la fraternité. Nourrie de notre
peine. Ho !... Ho !... Ho !... Elle portera
ses fruits. Ho !... Ho !... Ho !... Si toujours par nos
veines bat le sang vif de notre terre,
dans un chant guarani, resplendissant,
il éclatera, calmant notre fièvre.*

Ei... Yvypóra che rekópe
oime che kéra yvoty. Ei...
Ei... Ha che paýpe ahavi'
u añãñuã ipoty kuru.
Ei... Ei... Ei... Heñóima
ko'ága ñande apytépe. Ei...
Ha néike jahypýi ñande
ry'áipe tahoky ha tai-
poty. Oiméva opoñy pen-
derehe paraguaiete ruguy,
uperõ oikovéne pura-
héi avañe'ẽ, ei, ei,

ha oguéne chokokue y'u-
héi... Ei... Ei... Ei... Ei...

*Allons, ho, ho, mes bœufs, mes compagnons,
parcourons chaque pas du long chemin.
Affrontons le destin. Déjà le peuple,
lassé de tant de souffrance, mensonge,
oppression, s'éveille dans la douleur.
Parcourons chaque pas du long chemin.
Le bonheur futur grandit dans nos mains.*

Néike che ryba guéi, ei,
jaipykúí ñande rape, ha
jaháke tenonde op'a ñahe-
nonde'a. Opaypáma lo mi-
tã ; ha ikueráima akã
rasýgui, toryja, ñembota-
výgui hasýpe ojesape'
a ñanderehéntema opa'ã
Paraguái vy'a pavẽ. Ei...

GUMERSINDO ET LA FRATERNITÉ

Gumersindo Ayala Aquino,
tu es né à Villarica, le 13
janvier 1910, et tu es
mort le 29 février mille neuf
cent soixante-douze à Asunción, ah !
ce jour étrange d'année bissextile,
ce trou où ta vie soudain disparut !
Poète, musicien, compositeur,
ethnomusicologue, journaliste,
professeur ! Que tes 62 ans
de vie intense ont été bien remplis !
Ta mort nous a privé immensément,
mais peu importe qu'un jour rajouté
à l'année t'ait ôté à notre vue,
car nous ne cessons pas de t'écouter.
Ainsi demeure la fraternité
qui sans répit t'a lié aux vivants
et aux morts : entre nous, encore en vie,
et toi, déjà mort, mort trop tôt, le chant
résonne, qui est né en toi, et naît
et renaît en nous, avant de renaître
en d'autres, dans le feu entretenu
du verbe resplendissant à jamais,
joie en dépit de tout dans l'âme à nue.

... tape 'porãme, ha ombohoky
che ñe'ãme guarani ñe'ẽ
yvoty. Mbyja, jasy ha yvy-
tu rayhupápe che aiko-
séva, ha che akãgui ove-
véva arapyre... Ha ndahechá-

vai mamõve. Ha che ánga o-
hekáva ara resa pehẽngue.
Guyra, ykua, ka'aguy –
purahéi joja ÿva. Tove
katu taheja ka'aty hovy-
ũmbáva ombohory che py'a.
Ahendúnte oje'éva ha py-
a'e añongatu, che akãme
aikutu. Che rapicha rova-
ke mbovymínte añe'ẽva, u-
pe ikarameguãme ha a-
reko che ñe'ãme, ipotiva
mborayhu. Mba'e porã ahe-
kávo marangatúnte aipo'
ova, ipukuévo che apy-
sápe purahéi rory porã...

*... En mon âme naît un chant guarani.
Lune, étoiles, vent – maîtres de ma vie !
poussez ma pensée là vers l'infini...
Elle prend son vol, arpente la nuit.
Un plus profond amour en moi frémit.
Quel éclat de lumière m'est promis ?
Oiseau, source, forêt – leur mélodie
commune m'enchanté et me réjouit.
De l'ombre bleue de la futaie, ici,
je dois sortir écouter ce qu'on dit
chez mes semblables, car ce n'est qu'ainsi,
si je garde un silence sans répit,
qu'au fond de ma mémoire je nourris
la clarté d'un amour jamais tari.
Ma quête du bien me fait des amis.
Je les étreins. Chant de joie dans l'ouïe...*

Chant de joie dans l'ouïe, sur fond de deuil
inoubliable toutefois, au seuil
comme au narthex du temple des mémoires
où, peuple, nous luttons contre les moires.

FUMÉES DU RITUEL DE LA MÉMOIRE

Le 18 janvier mille cinq cent trente
six, le tout premier établissement
implanté sur les lieux qui deviendront
plus tard capitale du Paraguay
est fondé par Juan de Ayolas.
Puis, après qu'ont passé quelques vingt mois,
en grande pompe, en un jour d'Assomption,
autrement dit le 15 août mille cinq
cent trente sept, pour veiller sur ce comptoir,
un fort est inauguré par Juan

de Salazar, nommé *Muy-Noble-y*
Leal-Ciudad-de-Nuestra-Señora-
Santa-María-de-la-Asunción.

LE ROC DE LA MÉMOIRE ÉCOUTE ET VOIT

1539 : Domingo
Martínez de Irala, le nouveau
gouverneur d'Asunción doit faire face
à la première des insurrections
qu'entreprennent les Guaranis. Ceux-ci
font le projet suivant : massacrer tous
les Espagnols rassemblés dans l'église
d'Asunción pour célébrer la Semaine
Sainte. Il s'en faut de peu qu'ils y parviennent.
Et la répression se veut exemplaire.

VOIX DU DESSOUS QUI PORTE LE SILENCE

En octobre mille cinq cent quarante
deux, Martínez de Irala envoie
deux expéditions visant à trouver
une supposée Montagne d'Argent.
Il en commande une, qui va au nord.
Composée de 800 guaranis, l'autre
va vers l'ouest, commandée par le cacique
Aracaré. Au bout de 4 jours,
privée de vivres, traversant des terres
dangereuses, les terres d'El Chaco,
peuplées de redoutables Guaycurús,
cette expédition-là refuse de
continuer. Cabeza de Vaca,
alias Alvar Núñez, ne fait ni une
ni deux, et ordonne la pendaison
de ce maudit cacique Aracaré,
coupable du crime de subversion.
L'exécution d'Aracaré, cacique
respecté pour sa sagesse et son cœur,
pousse les Guaranis à la révolte.
Irala ne fait ni une ni deux :
il les soumet par la force cruelle
d'une longue campagne punitive.
Le 24 juillet mille cinq cent
quarante trois, le village rebelle
d'Ytati se rend. Aux pieds d'Irala,
le cacique Tabaré, après qu'on
a capturé les femmes et les enfants,
jure que la rébellion est finie.
Ainsi est matée la deuxième des
insurrections du peuple Guarani.

ON VIENT DE L'AU-DELÀ DE L'HORIZON

Fin 1545 et
début 1546,
tout autour d'Asunción, dans un rayon
d'au moins une bonne centaine de
kilomètres, la troisième de ces
insurrections visant à massacrer
et expulser les Espagnols des terres
ancestrales rassemble bien unis
tous les Guaranis de cette région.
Et Irala de s'allier alors
aux paléolithiques redoutés
que sont les Guaycurús de haute taille.
Les combats acharnés durent longtemps.
Une fois de plus, les Guaranis cèdent,
après avoir versé beaucoup de sang.

AUX GRANDS TÉMOINS DE LA PALPITATION

10 ans plus tard, l'agitation reprend,
car les Guaranis, auxquels on fait croire
qu'ils sont de fait les cousins par alliance
des Espagnols, en raison des unions
de ceux-ci avec les femmes
indigènes, les Guaranis comprennent
qu'ils ont été réduits en esclavage,
un esclavage à grand mal travesti
en *cuñadazgo* et *parentesco*
(union entre beaux-frères, parentèle).
Sous une alliance proclamée, un joug
réel. C'est ainsi qu'une insurrection,
la quatrième, éclate à partir de
1560, et elle dure
parce que les Guaranis ont compris
qu'il faut tirer parti de leur faiblesse :
ils inventent la guérilla, s'en prennent
à l'ennemi là où ses positions
sont moins solides, battent en retraite
devant les offensives les plus fortes,
quitte à revenir insensiblement
quand l'Espagnol retourne dans ses bases.
À la fin des années 70,
les *Ytatines*, les *Paranaes*
et les *Guarambarenses* se sont presque
complètement libérés de l'emprise
des conquistadors. Les *Tobatines*
de Yerquisaba sont sur le point
d'en faire autant. Et ceux de la région
d'Asunción et du Caraïba s'enfuient
dans des lieux reculés et hors d'atteinte.
Situation désastreuse pour les
colons. C'est alors que Philippe II
octroie l'administration de ces terres
aux Jésuites, lesquels commencent à
arriver à partir de l'an de grâce
1585. Malgré

les *reductions* (dont certaines sont des *vaquerias* qui font plusieurs centaines de kilomètres carrés où indiens *gauchos* et Pères *estancieros* vivent dans une interférence minimale, moins *paroissialement* que dans les autres), réductions qu'on commence à implanter au tout début du XVIIème siècle, d'autres rébellions éclatent sans cesse : 1610-1611, avec le cacique Cabasambi, lequel, après les avoir massacrés, fait manger tous les Indiens au service des envahisseurs, avant que ceux-ci ne massacrent très méthodiquement la plus grande partie des révoltés ; 1612-mille six cent seize : agitation quasi permanente au nord d'Asunción, sans soulèvement ; 1660 : rébellion des Indiens d'Arecaya, un village établi 30 années plut tôt sur le Jejuj ; ils attaquent le gouverneur et sa troupe alors que celui-ci inspecte le village ; plusieurs morts ; répression très dure, qui aboutit à l'extinction de ce village et au bannissement des quelques survivants...

LA MAGIE DU SERPENT DE MUE EN MUE

1750 : le traité de Madrid exproprie les Guaranis de leurs terres. Ces derniers, appuyés par une grande partie des Jésuites, entreprennent une guérilla de résistance. Les Espagnols et les Portugais rassemblent alors des troupes (environ 3000 hommes) pour mater la rébellion, conduite par le chef Sepé Tiaraju. On dit qu'il est tué, le 7 février mille sept cent cinquante six, atteint par un tir espagnol en même temps qu'une lance portugaise. Trois jours après, sans plus attendre, les deux armées portugaise et espagnole passent par les armes 1 500 Guaranis avec leur nouveau chef, l'intrépide Ñenguiru.

Aracaré, Cabasambi, Sepé Tiaraju, Ñenguiru, ô serpent des rendez-vous cruciaux, de mue en mue...

MATÉ, DES AUBES PASSÉES AU FUTUR

Il a fallu se réfugier au plus
profond des selves, loin des colonies,
dans l'amitié fidèle du tabac,
de l'ayahuasca, du maté, le cœur
toujours vibrant du chant resplendissant
(ce chant resplendissant qui nous unit)
tel un oiseau tressaillant de douleur
mais prêt à l'envol en vrai Guarani !